

HAÏTI, LES FEMMES, LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE (ENTRETIEN)

réalisé par Clara Palmiste & Michelle Zancarini-Fournel

Yanick Lahens

Belin | « Clio. Femmes, Genre, Histoire »

2019/2 n° 50 | pages 241 à 247

ISSN 1252-7017

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-clio-femmes-genre-histoire-2019-2-page-241.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Clio. Femmes, Genre, Histoire

50 | 2019

Le genre dans les mondes caribéens

Haïti, les femmes, la littérature et l'histoire (entretien)

réalisé par Clara PALMISTE & Michelle ZANCARINI-FOURNEL

Yanick Lahens



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/17434>

DOI : 10.4000/clio.17434

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 241-247

ISBN : 978-2-410-01592-8

ISSN : 1252-7017

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Yanick Lahens, « Haïti, les femmes, la littérature et l'histoire (entretien) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 50 | 2019, mis en ligne le 02 janvier 2024, consulté le 14 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/17434> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.17434>

Tous droits réservés

Témoignage

Haïti, les femmes, la littérature et l'histoire. Entretien avec Yanick Lahens

Par Clara PALMISTE & Michelle ZANCARINI-FOURNEL

Dans votre conférence inaugurale au Collège de France en 2019, « Urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter », vous avez souligné les liens entre la littérature et l'histoire d'Haïti et, à la fin de votre conférence, vous avez évoqué la spécificité des poésies et des romans écrits par des femmes. Ce sont ces deux points que nous allons principalement développer dans cet entretien réalisé par écrit.

Clara Palmiste & Michelle Zancarini-Fournel : *On affirme souvent aujourd'hui que la littérature permet d'évoquer des moments, des conjonctures et des configurations que l'histoire peine parfois à retracer. Dans l'histoire d'Haïti, nous souhaiterions considérer trois moments particuliers et savoir comment les écrivains et écrivaines les ont évoqués dans leurs œuvres de fiction ou de poésie : le tournant de 1803-1804 qui a rendu possible la naissance de la première république noire dans le monde, la période de l'occupation américaine (1915-1934), la dictature dans le second XX^e siècle. Vous avez décrit la littérature des exils, pourriez-vous nous préciser comment les écrivains et les écrivaines restés sur place ont évoqué ce moment difficile ?*

Yanick Lahens : La période qui précède 1804, la période esclavagiste, est très peu évoquée dans la littérature haïtienne. À croire que la geste de l'indépendance aurait tout effacé. Alors qu'il n'en est rien. Les stigmates sont encore là. Jusqu'à une époque récente, dans les livres

d'histoire, ce sont souvent les combats politiques des héros qui sont mis en avant. Le premier roman haïtien, *Stella*, d'Emeryc Bergeaud publié en 1859 relate très peu la bataille pour l'Indépendance, encore moins la période de l'esclavage ou la colonisation, et s'attarde plutôt sur la rivalité entre le noir Toussaint Louverture et le mulâtre Rigaud pour critiquer le préjugé de couleur¹. Or nous savons que dans la Caraïbe, surtout anglophone, le thème du Passage du milieu est très présent.

La période de la colonisation a été évoquée d'abord par Marie Chauvet dans *La Danse sur le volcan*² qui se passe dans le milieu du théâtre et qui peint la vie d'une actrice de couleur. Si la colonisation sert de toile de fond et que l'on y sent les premiers soubresauts qui conduiront à la libération, l'esclavage en tant que tel n'y apparaît pas vraiment. C'est le roman d'Évelyne Trouillot, *Rosalie l'infâme*, qui pose enfin comme cadre l'esclavage, les conditions de vie des esclaves et la mémoire de la traversée.

Pour ce qui est de la période de l'occupation américaine comme celle de la dictature duvaliériste, dans *Bain de lune* je revisite, dans un petit bourg rural Anse-Bleue, tout le XX^e siècle haïtien qui commence avec cette occupation. Le roman s'achève avec l'avènement d'Aristide qui en quelque sorte clôt ce XX^e siècle, en passant évidemment par la période de Duvalier. L'intime et l'histoire se mélangent à partir du point de vue et de la voix des paysans de ce bourg et non de celui des citoyens. Marie Chauvet a admirablement transposé la période duvaliériste dans *Amour Colère Folie* ainsi que Kettly Mars avec *Saisons sauvages*, Marie Cécile Agnant avec *Le livre d'Emma* ou *Un alligator nommé Rosa* et enfin Évelyne Trouillot avec *La Mémoire aux abois*. Deux femmes ont abordé l'occupation au moment même de l'Occupation mais l'une, Virgile Valcin dans *La Blanche Nègresse* en 1934 n'a fait qu'évoquer le préjugé de couleur que les occupants auraient exacerbé et l'autre Annie Desroy dans *Le Joug* met davantage l'accent sur le malheur que l'occupation représente pour la bourgeoisie de l'époque.

Certaines écrivaines sont parties en exil comme Marie Chauvet, Jeanine Tavernier Louis tandis que d'autres ont vécu sous la dictature comme Marie-Thérèse Colimon Hall et Paulette Poujol Oriol, par

¹ Voir Ndiaye 2009.

² Vieux-Chauvet 2015 [1968].

exemple. Yanick Jean reviendra d'exil et écrira un recueil de poèmes magnifiques *La Fidélité non plus*.

CP & MZF : *L'évocation de certaines figures féminines emblématiques (l'exemple de Nerline, militante des droits des femmes dans Douces déroutes), nait-elle d'une volonté de mettre en lumière des épisodes oubliés de l'histoire officielle, sur la lutte des femmes ?*

Yanick Lahens : C'était plutôt un clin d'œil à la lutte des jeunes femmes en Haïti aujourd'hui et qui prennent le relais de ces femmes pionnières comme Sanite Belair combattante de l'armée indigène et femme d'un officier de cette armée indigène, des femmes de milieu populaire qui ont été des actrices de la révolution pour l'indépendance comme Toya ou comme les sœurs Sylvain au début du XX^e siècle, dont l'une Suzanne a été la première avec Jean Price Mars à inaugurer les recherches de terrain et à avoir compilé des textes de littérature orale, et sa sœur Jeanne a, elle, été la première femme médecin au début du XX^e siècle. Sans oublier les femmes de la Ligue d'Action féminine qui dès la fin des années 1930 s'étaient ouvertement engagées pour la cause féminine. Cette ligue a été longtemps vivante et l'une de ses membres, Yvonne Hakim Rimpel, journaliste, a été arrêtée et torturée sous la dictature de Duvalier.

Aujourd'hui, la parole des femmes sort de l'ombre et c'est une excellente chose. La grande moitié (nous sommes plus de 50%) de l'humanité commence à faire entendre sa voix.

Des jeunes femmes comme Nerline dans mon roman *Douces déroutes* sont aujourd'hui à l'avant-garde de la mobilisation dans les rues, sur les réseaux sociaux contre la corruption et elles demandent la reddition des comptes. Elles sont visibles et ont une voix.

CP & MZF : *La littérature dite « féminine » antillaise est souvent évoquée : on connaît le nom de Maryse Condé ; mais à part votre nom, on évoque rarement d'autres écrivaines haïtiennes. Pourriez-vous nous faire connaître votre panthéon et les auteures d'aujourd'hui ? Dans quelle(s) langue (s) écrivent-elles ?*

Yanick Lahens : Il y a des écrivaines reconnues comme Évelyne Trouillot, Kettly Mars, Marie Alice Théard, Emmelie Prophète. Pour

la nouvelle génération, il y a Martine Fidele, Sybille Claude, Milady Auguste et Saïka Céus qui a écrit un roman en créole, *Tifé*, après celui de Mercédès Foucard Guignard dit Deïta « Esperans Désiré » paru en 1989. Il y a toute une pléiade de jeunes poétesses qui écrivent dans les deux langues. J'ai eu le plaisir de découvrir quelques-unes d'entre elles tout récemment sur le site Plimay.

Mais je fais entrer aussi dans cette littérature nationale une romancière comme Edwidge Danticat qui écrit en anglais et une autre, Micheline Dusseck, qui écrit en espagnol parce qu'il me semble que la littérature doit participer à cette nouvelle configuration du monde qui veut que nous n'envisagions plus les nations à partir des critères du XIX^e siècle. Il existe une littérature haïtienne en anglais et en espagnol. Certains jeunes partis étudier en République dominicaine participent à la vie poétique là-bas. Et il y a le cas de Jean-Jacques Pierre-Paul, médecin de profession et qui est l'un des jeunes poètes en vue au Chili. Les phénomènes migratoires nous obligent à repenser les questions de nations et de langues de manière différente. Les langues n'ont plus un seul drapeau ni une seule patrie.

Mais, mieux, ce sont d'ailleurs les femmes qui les premières, ont écrit dans deux langues autres que les langues parlées sur le territoire d'origine. Ce qui nous amené à jeter un nouvel éclairage sur la manière dont la notion d'identité a été définie dans leur culture patriarcale d'origine.

CP & MZF : *Parleriez-vous pour Haïti de littérature de femmes, féminine, féministe... ? Où « classeriez-vous » les unes et les autres ? Est-ce qu'elles se sont constituées en groupe(s) ou sont-elles restées des individualités ?*

Yanick Lahens : La littérature n'est pas sexuée. Cela fait des années que je le dis. Face à la feuille blanche ou à l'écran nous éprouvons l'angoisse et le bonheur d'écrire comme les hommes qui écrivent. Mais cela ne gomme absolument pas le fait que nous soyons en situation. Les sociétés patriarcales nous ont enfermées dans des rôles et dans un statut. Et même si aux Antilles, le matriarcat créé par l'histoire et l'esclavage fait que l'on doit aborder ce patriarcat dans sa spécificité et ses nuances. Et là je me prononce pour Haïti que je connais mieux.

C'est, entre autres, pour cette raison que dans la société haïtienne je préfère parler des femmes. On ne doit jamais perdre de vue, quand on aborde la formation sociale haïtienne, le fait que la majorité de la population formée de plus de vingt-quatre différentes ethnies a construit une civilisation contre le système de plantation en créant une langue, une religion, un code juridique différent du code Napoléon, des relations matrimoniales, une manière d'occuper l'espace etc., etc. qui établissaient une distance indéniable avec les nouveaux maîtres du pays, les Créoles qui après 1804 ont cherché à reproduire l'ancien modèle colonial qui allait avoir cours pendant des années encore dans la Caraïbe et l'Amérique latine.

Les femmes qui jusqu'à très récemment écrivaient, appartenaient à des couches bourgeoises occidentalises ou des couches moyennes donc leur prise de parole s'apparentait à une libération sur le mode de Simone de Beauvoir ou de Kate Millet et elles écrivaient en français. Les femmes des couches populaires rurales n'écrivaient pas mais détenaient des espaces de pouvoir comme dans la religion vodou où elles pouvaient être prêtresses au même titre qu'un homme. Mimerose Beaubrun, chanteuse du groupe Boukman Eksperyans, dans son livre *Nan dòmi*, nous fait précisément le récit de son initiation par une prêtresse. De plus les femmes du milieu rural assuraient la liaison entre la campagne et la ville puisque ce sont elles qui allaient vendre les produits de la terre dans les marchés urbains. Leurs paroles avaient incontestablement un certain pouvoir lié à ces fonctions sociales ou économiques. Avec l'urbanisation accélérée un nouveau groupe de femmes allait composer le milieu populaire des villes, ces femmes à la tête de familles monoparentales et élevant leurs enfants grâce, en grande partie, au commerce informel, puisque dans ces espaces-là les hommes sont en très grande majorité confrontés au chômage. Angélique et Joyeuse dans mon roman *La Couleur de l'aube* appartiennent à cette catégorie-là et vivent dans une de ces familles. Les enfants et petits-enfants de ces femmes-là sont ceux et celles qui écrivent aujourd'hui. Et contrairement aux écrivaines de ma génération comme Évelyne Trouillot ou Kettly Mars, elles sont passées par une école où le créole avait droit de cité et ont vécu leur enfance avec le créole ayant statut de langue officielle et devenue la langue dominante de l'audio-visuel. Sans oublier l'énorme travail

accompli par des organisations féministes pour l'égalité des femmes. C'est une évolution absolument passionnante.

CP & MZF : *Les femmes auteures ont-elles un statut, une place dans la communauté des « gens de lettres » ?*

Yanick Lahens : Écrire pour une femme c'est se mettre à nu. Car le premier vêtement de la femme doit être le silence et l'effacement. Écrire c'est se dévêtir. Et avancer sur un territoire interdit. Nous, écrivaines en Haïti aujourd'hui jouissons d'un statut, nous sommes reconnues. Cependant nous n'échappons pas à la question : « *Pourquoi y a-t-il tant de personnages féminins dans vos romans ?* » Je n'ai jamais entendu quelqu'un poser la question à un homme sous cette forme-là « *Pourquoi y a-t-il tant de personnages masculins dans vos romans ?* ». Pour la littérature haïtienne cela fait plus de 200 ans que les hommes parlent et écrivent. Avec de telles questions on mesure l'immense transgression (contre l'histoire, contre la société) qui consiste pour une femme à prendre la parole, à écrire. Nous avons à peine commencé et il va falloir s'habituer à nous entendre désormais.

Je dirais qu'on peut parler de littérature féminine toutes les fois où nous remettons ce vêtement de silence ou d'effacement pour n'écrire que ce que les autres attendent de nous. Toutes les fois que nous retombons dans la trappe des stéréotypes. Peut-être que nous n'y échappons jamais tout à fait et que nous sommes quelques fois ces *bad feminists* qu'évoque avec humour Roxane Gay. Nous sommes féministes toutes les fois que nous enlevons ce vêtement trop étroit, que nous faisons fi des murailles dressées, que nous osons une parole libre. Nous oscillons donc forcément entre les deux.

Et surtout nous devrions éviter tout piège qui nous enferme. L'humaine condition est vaste dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand et nous devrions ne renoncer à rien de ce qui concerne cette humaine condition.

Bibliographie

- AGNANT Marie Cécile, 2004, *Le Livre d'Emma*, La Roque d'Anthéron, Éditions Vents d'ailleurs.
- , 2008, *Un alligator nommé Rosa*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage.
- BEAUBRUN Mimerose, 2010, *Nan d'òmi*, La Roque d'Anthéron, Éditions Vents d'ailleurs.
- BERGEAUD Emeryc, 1859, *Stella*, Paris, É. Dentu, Libraire-éditeur.
- DESROY Annie, 1934, *Le Jong*, Port-au-Prince, Imp. Modèle.
- JEAN Yanick, 2003 [1^{re} éd. Port-au-Prince, Haïti, 1988], *La Fidélité non plus*, Montréal, Mémoire d'encrier.
- CEUS Saika, 2017, *Tiji*, Port-au-Prince, Henri Deschamps.
- FOUCARD GUGNARD Mercédès, 1989, *Esperans Désiré*, Port-au-Prince, Deschamps.
- GAY Roxane, 2018 [2014], *Bad Feminist*, Paris, Éditions Denoël [trad. par Santiago Artozqui de *Bad Feminist*, New York, Harper Perennial, 2014].
- LAHENS Yanick, 2008, *La Couleur de l'aube*, Paris, Sabine Wespieser.
- , 2014, *Bain de lune*, Paris, Sabine Wespieser.
- , 2018, *Douces déroutés*, Paris, Sabine Wespieser.
- MARS Kettly, 2010, *Saisons sauvages*, Paris, Mercure de France.
- NDIAYE Christiane, 2009, « *Stella* d'Émeric Bergeaud : une écriture épique de l'histoire », *Itinéraires*, 2, p. 19-31.
- TROUILLOT Évelyne, 2003, *Rosalie l'infâme*, Paris, Éditions Dapper.
- , 2010, *La Mémoire aux abois*, Paris, Éditions Hoëbeke.
- VALCIN Virgile, 1934, *La Blanche négresse*, Presses d'Haïti, Port-au-Prince.
- VIEUX-CHAUVET Marie, 1957, *La Danse sur le volcan*, Paris, Plon.
- , 1968, *Amour Colère Folie*, Paris, Blanche Gallimard (éd. Poche, Paris, Zulma, 2015).